

Un chant navajo:

Tout ce que tu as vu, grave-le dans ta mémoire
car tout ce que tu auras oublié
sera emporté par le vent

Avant-propos

De bonnes raisons pour l'écriture (avec le concours du Mistral)

Pourquoi a-t-on envie de revenir sur son passé?

Est-ce parce que l'on ne croit plus en l'avenir ? Ou bien s'agit-il d'un règlement de compte entre soi-même et autrui?

- Retrouver son aventure individuelle, dans l'Histoire de tous: la poésie de la rencontre, le choc de la collision.
- Boire comme une sorte de ciguë la fin des illusions, en gardant son humour
- Analyse/autoanalyse: une manière de se situer dans le court intervalle entre la vie et la mort.
- Tout enregistrer : les raisons et les torts.
- Relativiser et se relativiser, pour être à même d'exister.

Déballer son histoire individuelle sur le fond des événements, vécus jusqu'à en hurler... ou bien refoulés à l'ombre de son petit quotidien ...

Reconnaître le granit incontournable de la Nécessité pour mieux redécouvrir le tendre humus du hasard et de la liberté.

Une conclusion ? Le titre d'un film de Guédiguian : *Dieu vomit les tièdes !...*

HISTOIRE D'UNE DYSPLASIE

Une dispute : c'est le premier souvenir que j'ai de toi dans ma vie. Avec l'infirmière en chef de l'hôpital Rizzoli qui ne voulait pas me laisser partir de l'hôpital à Bologne, où Putti, le grand Putti, un chirurgien mythique, m'avait opérée.

C'était l'année 1938, le mois de juin...

Je marchais, paraît-il, clopin-clopotant : non, il ne s'agissait pas d'un excès de rondeurs, comme vous pensiez au début, Lucia et toi, mais d'une banale dysplasie de la hanche... Non, aucun membre de la famille, (à en juger par la mémoire des grands-parents et même des arrière-grands-parents) n'avait eu à souffrir de pareille malformation. Si l'origine n'était pas génétique, c'était certainement un choc...

Mais oui, bien sûr, disait Lucia - c'était le choc effroyable qu'elle avait ressenti lorsqu'elle était enceinte de moi : ils étaient bien venus te chercher à la maison, eux, les fascistes, pour t'interroger et te... purger... de tes idées.

N'avais-tu pas déclaré à tes élèves du lycée, que ce n'était pas sérieux que de quitter l'école, pour se promener en ville sous prétexte de manifester sa joie envers Mussolini : pour son agression contre l'Éthiopie...

Un empire pour nous ? Pourquoi? Pour une place au soleil ? Eh bien, le soleil, nous, on en avait plein, dans le Midi... Et il y avait encore tant à faire chez nous !...

Voyons, il n'était pas sérieux non plus de contrarier la Société des Nations et, encore moins, de s'opposer à un grand pays, comme l'Angleterre, qui, en matière d'Empire, n'avait certes pas besoin de nos leçons !...

On t'avait dénoncé, alors, à l'autorité du secrétaire du fascio local : tes élèves, ou plutôt les cancre parmi eux...

Voilà : si j'avais une malformation à ma naissance, c'était à cause de ce choc-là !... Bien sûr... L'huile de ricin, les coups, et la perte de ton poste à l'école...

"Qu'il est beau de voir le nègre, s'épanouir comme une fleur, sous la rafale de la mitraille !... - Un poète ?

C'était en effet la plume ailée de l'aviateur Vittorio Mussolini, le fils aîné du Duce, engagé volontaire dans la noble entreprise...

Aurai-t-on pu supporter tout cela ? Et qu'a fortiori, les jeunes générations l'ovationnent dans la rue ? Bien sûr que non !...

J'aurais du m'appeler Amara (amertume) : on me nomma Mara, et pas Marie, une véritable entorse au pays des églises !... *Achetez le programme !* - fut le commentaire amusé d'une dame amie, ma commère de baptême...

Pour revenir à la dysplasie : ce fut grâce à la génialité d'un excellent pédiatre de province, un médecin à l'ancienne, que j'ai pu être sauvée... Au lieu de se soucier de mon manque d'appétit, il fournit un diagnostic clair et une indication concrète : l'hôpital à Bologne. Un médecin : Putti. C'était urgent !...

Voilà alors un des premiers souvenirs de ma vie : tu discutais avec l'infirmière, faisant obstacle à mon départ, faute d'autorisation médicale...

Ce fut là l'intériorisation du mythe : Lancelot du lac, qui venait libérer la prisonnière!...

En réalité, le retour était urgent : Lucia n'avait pas pu bouger car elle venait de donner le jour à Sergio, mon petit frère...

Une année entière de solitude m'avait forgé un caractère indépendant... Vous ne pouviez pas venir me voir, à cause de votre gagne-pain : vos postes de professeurs... C'était grâce à un réseau-secours d'amis antifascistes que tu avais pu récupérer ton travail... Un peuple de fourmis invisible... C'était dans un lycée privé, géré par les jésuites. Tes cours étaient espionnés, on t'écoutait derrière la porte... Il valait mieux alors qu'elle soit toute grande ouverte, pour qu'ils sachent que tu étais bien un élève idéal de Croce, le philosophe de la liberté !...

À ce moment-là, ce qui m'avait sauvée à l'hôpital c'était la présence d'une très chère amie à vous, Mme Picariello, qui venait m'apporter des grappes de raisin et des petits jouets : une souris mécanique rouge dont j'ai gardé le meilleur souvenir... Malgré tout, je restais une petite fille sage et sereine : ce qui avait bétonné mon optimisme, c'était bien le lait maternel que j'avais sucé, paraît-il, avec une voracité extrême, jusqu'à l'âge d'un an !... Contre les hasards de la vie, peu de moyens : du lait, de l'amour, du raisin !...

Au fil des années vous aviez fui la province (comme beaucoup d'antifascistes d'ailleurs)... Rome, le seul endroit où il était moins facile d'être repérés comme rebelles...

Je grandissais...et j'avais pris l'habitude de fréquenter ton cabinet de travail : mes livres à moi étaient sur l'étagère du bas de ta grande bibliothèque, à ma portée... faute d'une chambre à moi, dans le petit appartement de Viale Angelico...

J'allais toute seule à l'école maternelle des religieuses, juste derrière la maison... Je traversais une voie privée, entre deux rangs de petites maisons à deux étages, entourées de potagers, avec des grilles surmontées de roses grimpantes... À l'école, quelques notions claires, transposées en images : les anges, les diables... et la prière : indispensable !...

A la maison ma tour-refuge était ta grande bibliothèque, un fortifiant contre l'ennui et la banalité de la vie enfantine à l'époque fasciste... Les livres : mon éternelle barricade contre la solitude et la douleur.

Les enfants n'ont qu'un seul droit : celui de grandir très vite !...

C'était ta conviction...

Voilà donc l'histoire tragique de Breus, « il cavalier dei cavalieri », un poème de Pascoli que j'avais appris par cœur, avec la plus grande émotion... Je le récitais à tes copains pour qu'ils partagent ma peine...

Breus avait été bien courageux, car il avait rencontré un homme *tutto ferro*... tout en acier, et il l'avait suivi pour l'aventure. Il avait quitté sa mère. Mais à son retour il ne l'avait pas retrouvée : elle était morte...

Après l'aventure de l'huile de ricin, tu pratiquais la seule démarche possible à cette époque-là : la dissimulation honnête...

En pleine guerre, tes amis et toi vous écriviez dans "Primato" contre la guerre... C'était bien une revue fascio-frondeuse, assez permissive avec la jeunesse, la meilleure ressource du pays... Une politique avisée...

"Si je n'avais pas eu de famille je serais partie ailleurs..." Mais que faire ?

Le dimanche vous aviez l'habitude de jouer au poker, avec des journalistes libéraux, Pannunzio et De Benedetti qui dirigeaient l'hebdomadaire "Omnibus".

Après avoir échangé des idées, vous échangez des cartes. Tu n'avais pas besoin de figures... Tu gagnais toujours avec des fulls manqués : le Titanic... Deux as et deux rois... le point minimal... Et tes partenaires trouvaient cela admirable : ils n'arrêtaient pas de rigoler... On t'appelait Muscettic !... Moi, en revanche, je jouais à la petite puce... j'étais fascinée par les fiches multicolores en galalithe!

Fernanda Saltelli m'avait appris les paroles de *Lily Marlène*, elle l'avait chantée au cours des fêtes du samedi fasciste, lorsqu'elle défilait en uniforme...

Voilà mon premier rêve : l'uniforme de petite italienne... J'étais en sixième, et j'avais des complexes, vis-à-vis de mes copines, de ne pas être habillée à l'identique... Lily Marlène, je la chantonnais sans arrêt, avec une peine infinie pour ce pauvre soldat allemand qui attendait chaque soir "sotto quel fanal", à la lumière de la lanterne...

Non, jamais !... L'uniforme, tu ne l'auras jamais !...

Ton refus avait été formel, catégorique !... De quoi être démilitarisée toute ma vie durant !... (Non à toutes les hiérarchies abusives : à l'exception de celles fondées sur les valeurs morales et intellectuelles)...

Je ne devais comprendre que deux ans plus tard les vraies raisons de ce refus...

Après un rocambolesque déménagement, on trouva un autre appartement plus grand, dans la rue Sabotino : un vrai coup de chance en temps de guerre ! Le 25 juillet 1943, un bulletin de la Radio avait annoncé la destitution de Mussolini... C'étaient les mêmes fascistes de la fronde, Bottai, Grandi, Ciano, qui l'avaient mis en minorité au sein du Grand Conseil !...

Le roi avait confié au maréchal Badoglio le soin de former le nouveau gouvernement... Il fallait bien sauver les meubles !...

*Si une autre ligue ne se formait pas
lui pour sûr nous le mettait dans le baba*

C'était là une chanson, qu'Antonicelli, membre de *Justice et Liberté*, avait mise au point en prison, d'après de vieux refrains populaires romains...

Ce jour-là, ce fut une véritable jubilation !... Sur le balcon de la nouvelle maison, en chemise bleue, tu hurlais, fou de joie : ***A bas le fascisme !... A bas Mussolini !***

Tu pouvais enfin cracher tout ce que tu avais au fond des tripes!...

Lucia, heureuse et apeurée à la fois, essayait de te rattraper par les bretelles... de peur que tu ne te parachutes à pic sur la chaussée, dans un excès d'enthousiasme !...

Avec la nouvelle maison, j'avais réussi mon propre scoop : enfin une chambre pour moi toute seule !...

Ma fenêtre s'ouvrait sur le petit jardin de la cour intérieure aux trois magnolias : je pouvais observer leur floraison, fascinée par leurs immenses fleurs charnues. Au mois de juin l'air en était tout embaumé...

Je descendais pour regarder les matches de foot, que les petits gamins de la résidence entamaient, malgré les protestations vibrantes d'une vieille dame turinoise, Mme Canova, qui, habitant au premier étage, avait du mal à supporter leurs cris d'échec ou de victoire... Parmi les joueurs il y avait deux petites filles jumelles, Lucilla et Marina, deux petites princesses de la famille Ruffo...

Tout à coup les sirènes !... Un hurlement inconnu...

Elles annonçaient les bombardements des américains dans le quartier S.Lorenzo... Tante Julie, qui était venue passer ses vacances chez nous, nous prenait par la main, et vite, on se précipitait en bas de l'escalier... *Oh sainte vierge... Au secours !...*, se marquant du signe de la croix...

Nous les gamins, on était fous de joie, tout excités par cette course aux refuges, à la découverte des mystérieuses caves de l'immeuble... On était tous là, et c'était la fête !... Faire vraiment connaissance... et jouer ensemble à cache-cache... Enfin !... Eux, ceux de la cour... et nous...

Cette année-là, on avait dû renoncer à la villégiature, à Maiori, sur la côte amalfitaine. Dommage !... On serait privés de ces réveils enchanteurs, au petit matin... De la vision de l'eau marine, avec ses transparences de pierre précieuse, contrastée par les formes brunes des pêcheurs, accroupis sur la grève blanche, que de petits cailloux ovales parsemaient, tels des dragées, entremêlées de bribes de verre, bleues et vertes émoussées par le ressac.

On ne reverrait pas non plus la belle maison ancienne, peinte en rouge Pompei, à la mode des Bourbons, avec sa terrasse joyeusement carrelée de fleurs et de fruits, que les citrons du verger et la campagne environnante inondaient de parfum, âpre et délicat à la fois...

Ce mois d'août 43, nous restâmes en ville : Lucia nous amenait jouer dans le parc de Villa Sthrol-Fern, à côté de la villa Borghese, ramasser des pignons pour les gâteaux d'hiver... On allait rendre visite au peintre Francesco T., qui avait son atelier dans le parc, comme beaucoup d'autres artistes... C'est là que je vis pour la première fois Fulvia, la jeune fiancée d'Antonello, une beauté sensuelle, méditerranéenne, qui semblait déjà annoncer celle de l'héroïne de "Riso amaro"...

Sur la Piazza del popolo, au couchant, on pouvait encore rencontrer le carrosse royal, avec Marie José de Savoie, et ses enfants, les petits princes, avec leurs sobres tenues de promenade...

On avait attendu le 3 septembre pour décréter l'Armistice !... Mais le 8 septembre, Badoglio, dans son discours à la radio avait proclamé : **La guerre continue...** On était tous pétrifiés... Comment? Qu'avait-t-il dit ?

À partir des petits jardins publics de la Piazza del Fante, un grand mouvement de foule remontait en courant la rue Monte Zebio. Les allemands venaient de rentrer à Rome, avec leurs tanks. Le roi venait de quitter la capitale, et il allait se sauver avec son épouse et Badoglio dans le midi de l'Italie, là où les Américains venaient de débarquer...

Rome était désormais un vaisseau sans nocher.

Chacun courait chez lui, se mettre à l'abri...

À la demande du Vatican, la capitale venait d'être proclamée "Città aperta" : les américains, eux, avaient bien renoncé aux bombardements... mais la ville allait bientôt devenir un lager ouvert aux Allemands, aux persécutions, à la torture... Aucune résistance militaire n'était venue contrer l'avancée des troupes germaniques...

Dans le chaos général, les antifascistes, contraints et forcés de rester dans des villages totalement excentrés, dès leur libération, après le 25 juillet, regagnaient la capitale... Lentement, ils reprenaient leurs esprits et leurs contacts, en réorganisant les réseaux de lutte...

Le 4 novembre, le jour de la San Carlo, Lucia t'avait bien fêté, avec un somptueux repas, dans les meilleures traditions gastronomiques de la famille... La plus belle des nappes, avec les porcelaines Ginori, les couverts en argent... Elle avait préparé le gâteau traditionnel, le pan di Spagna... une sorte de gênoise, fourrée à la

crème vanille, accompagnée de griottes, et de chocolat, nappée d'un glaçage parfumé à l'orange.

Il y avait là un invité d'honneur : Leone Ginzburg, un rescapé du Confino, dans un village perdu des Abruzzes.

Emu, heureux, admiratif !... Lucia était très fière de ses compliments. Toi aussi tu étais content : "Justice et liberté " était là, à table, avec nous. Les deux boucles de l'antifascisme, longtemps séparées, enfin se rejoignaient...

Le soir suivant à la maison, des coups de sonnette sans arrêt...

Dans la même pièce, autour de la même table, les conspirateurs commençaient à affluer... J'étais là, derrière la porte, mourant de curiosité... Je savais que c'était important... J'aurais voulu rentrer, vous écouter, essayer de comprendre vos discours... Jamais autant de monde à la maison...

C'était une première réunion du journal clandestin "*L'Italia libera*", porte-parole du néo Parti d'action, réunissant plusieurs militants antifascistes. Je me souviens de l'économiste agraire Manlio Rossi-Doria, d'un journaliste, Mario Vinciguerra... qui m'avait offert un admirable navire en carton...

N'étaient-ils pas semblables aux *carbonari* dont nous parlait la maîtresse à l'école, antifasciste elle aussi?

Silvio Pellico, Pietro Maroncelli... Une aventure, qui s'était terminée par un récit terrible... *Le mie prigioni*...

S'agissait-il de la suite ?

Leone habitait désormais chez nous : il co-dirigeait le journal avec toi... On lui avait cédé ma chambre... mais c'était lui qui était venu me demander l'autorisation !... Accordée, sans hésitation !... J'en étais très fière...

Il était difficile de se loger en temps de guerre... Il partirait dès que Natalia, son épouse, viendrait le rejoindre à Rome. Si, elle était restée là-bas, dans les Abruzzes, avec leurs trois enfants... Alessandra était encore un bébé... trop petite pour le voyage...

J'avais très envie de les rencontrer... J'adorais Leone, avec ses grands yeux doux, deux charbons de velours, à peine cachés derrière ses grosses lunettes en écaille...

Pour me remercier de mon hospitalité, il m'avait offert un livre de Walt Disney : *Mickey*... qui m'avait beaucoup plu. Je l'avais dévoré, même si j'étais en train de découvrir un autre genre de récit : *La légende dorée des dieux et des héros*, racontée aux enfants par Mary Tibaldi Chiesa... Il était difficile de ne pas succomber au charme de Vénus et au mythe de sa naissance, au ras de l'écume marine... Je pensais à Maiori... Et en agitant la transparence d'un vieux chiffon, qui avait jadis été un rideau, je m'amusais à mimer sa danse sur les vagues...

- *Quelle drôle de tête...* commentaient mes nouvelles copines, lorsque vous sortiez de la grande porte d'entrée, Leone et toi... *On ne dirait pas un Italien... Il est bizarre...*

- *C'est un Juif russe, il parle sept langues, tu sais... Toi tu ne connais que l'italien et... le dialecte romain !...*

- *Eh bien, ma vieille !... Tu es encore gamine !... Mais ce sont bien les juifs qui ont tué Jésus, ne le sais-tu pas?... Et, en plus, quand tu les approches, ça sent l'oie !...*

Un microcosme, celles de la cour, une édition en miniature de la Rome papale et fasciste de ces années-là. Celle qui parlait était la fille aînée d'une famille de riches commerçants, romaine depuis des générations, en éternelle concurrence avec les

marchands juifs des vieux quartiers, autour de la Piazza Navona... Ils avaient quatre enfants... Mimi, l'aînée, était ma grande copine, mon maître à penser... Une véritable fascination pour moi.

La saison à l'Opéra avait bien commencé... Le samedi soir, elle s'y rendait avec toute sa famille et ils occupaient une loge entière... Mimi me racontait monts et merveilles de ces soirées... Les costumes des chanteurs, la voix de Beniamino Gigli, le grand lustre en cristal ancien que l'on avait empaillé, à cause des bombardements... Les petites promenades dans le foyer de l'Opéra... Et dans la loge royale, les Officiers allemands !...

Lorsque la guerre sera finie, tu y iras aussi - c'est promis- Et en attendant, zio Amedeo m'apprenait les romances de la Tosca, *E lucevan le stelle !...* Il avait été ténor amateur dans sa jeunesse, et il avait interprété Cavaradossi.

Un soir, Lucia vint me voir... Pâle, elle s'efforçait de garder son calme... Un billet anonyme venait d'être glissé sous la porte d'entrée de notre appartement...

Si demain tu ne nous apportes pas Gigliola (ma merveilleuse poupée en porcelaine, bronzée, aux yeux bleus !...), *on va te dénoncer : Il est interdit de loger des juifs russes...* Le lendemain Leone et toi vous changiez précipitamment de domicile... Le 22 novembre vous étiez arrêtés à la typographie de *l'Italia Libera...*

Pourtant, on vous avait bien prévenus : *attention, ils allaient bientôt venir, les fascistes ou les allemands, pour vous mettre en taule... C'était dangereux... L'épouse d'un de vos collaborateurs avait tout déballé... et...*

J'ai peur d'avoir peur - avait dit Leone...

Et toi, la mort dans l'âme, tu l'avais accompagné... Tu avais honte de le laisser y aller tout seul...

Du romantisme de l'époque Risorgimento... Des communistes n'auraient jamais commis cette imprudence !... Eux, ils avaient d'autres méthodes de combat...

Tel fut ton commentaire amer bien après la mort de Leone, à Regina Coeli , le 5 février 1944.

LA RÉSISTANCE AU FÉMININ

Il m'arrive parfois de m'interroger face à tes portraits... de vieilles photos de jeunesse... Et à cet égard me revient toujours une conversation que j'avais eu avec Laura I., une femme qui avait toujours été très engagée dans la vie politique...

Ta mère !... Une véritable révélation pour nous tous, pendant la Résistance : qui, parmi nous, aurait pu croire que cette fille, avec sa beauté fatale des années Vingt, entre Lyda Borelli et Mistinguett, déguisée en Pierrot, se plaignant très souvent de ses migraines, sortirait face au danger la griffe d'une lionne ?!

Ton imagination de jeune fille de province avait bien été séduite par le prince Umberto, de passage dans ta ville... Il t'avait bien arraché une petite larme, lorsque tu l'avais vu dans la rue, sous le balcon de la maison...

Et pourtant cela ne t'avait pas empêchée, le moment venu, de faire la part des choses : les faux rêves, et le réel, les fantasmes et les responsabilités...

Une vieille dame libérale, descendante d'une ancienne famille du Risorgimento, profondément monarchiste, avait essayé de défendre l'Institution, même après la fuite honteuse du roi ...

(Elle était venue me voir, avec des crayons de couleur et des albums à dessin, car j'étais grippée.)

D'accord - avais-tu répondu - pour soutenir les Institutions, mais lorsqu'elles fonctionnent pour de vrai. En Angleterre, le roi et la reine ont bien partagé avec la population les bombardements et les difficultés du pays... ça n'a pas été du tout le cas chez nous !...

Ce soir-là, ton frère Amedeo était rentré de très mauvaise humeur... Il était dans tous ses états...

« *Il faut partir et vite... Quitter la maison, tu comprends !... Les Allemands sont allés Via Monteverdi, chez Einaudi... Ils ont fouillé partout... On leur a dit que tu avais emporté tous les papiers importants... Ils te recherchent... Il viendront fouiller aussi chez nous...*

Il avait bien raison, Amedeo !...

Il était logé chez nous en permanence, forcé de rester à Rome, car les Allemands avaient coupé les chemins de fer vers le Sud, depuis le 8 septembre.

(Un hasard providentiel pour lui, et surtout pour nous)...

Le coeur serré, tu avais vite obéi : dans tes bagages des vêtements, les quelques objets de valeur que nous possédions... et les précieux papiers, bien sûr...

Il était 8 heures du soir : où aller, à cette heure-là, avec le couvre-feu, si ce n'était chez nos voisins de palier ?

Bien sûr : chez les Campanile... Amedeo s'était déjà mis d'accord avec eux... Avellino était bien leur ville d'origine... Des gens du pays!

Le chef de famille, Vittorio avait été le secrétaire du Fascio de la ville... (avant de devenir directeur d'une banque...) *The right man in the right moment?...* Au-dessus de tout soupçon!... C'était un homme très doux, toujours prêt à sourire et à plaisanter... Il connaissait bien mon grand-père Angelo... le chef de la dynastie Muscetta : c'était un grand estimateur de son Café... Le fameux Mélange Muscetta...

Carlo avait fait appel à toute son imagination littéraire pour en faire la pub... Cinq qualités supérieures de café, importées du Brésil...

Un : comme le Duce ,

Deux : comme les Cas,

Trois : comme les Grâces,

Quatre : comme les Evangélistes

et Cinq :

les qualités du mélange Muscetta !...

Ils avaient beaucoup rigolé ensemble,, mon grand-père et Vittorio, pour cette pub hétérodoxe, qui mettait tout sur le même plan, le Duce, les Grâces et les Evangélistes : commerce oblige...

Le café, il fallait bien le boire, et il fallait que ce soit le meilleur !...

Moi j'étais aux anges ce soir-là ! J'étais tombée amoureuse d'Andrea, un des petits jumeaux Campanile, de 4 ans mon aîné, le champion des matches de football, dans la cour...

Je l'avais rencontré dans la cave, pendant les bombardements... Un petit air coquin, des yeux rieurs. Très drôle... avec ses petites histoires... Je ne pouvais pas y croire. Quelle chance !... C'était bel et bien chez eux qu'on allait dormir ?

Les coups de foudre à huit ans sont irrésistibles... Je le regardais sans arrêt de ma fenêtre, mais son horizon à lui tournait davantage autour de son ballon qu'autour de ma petite personne...

Le vacarme des bottes allemandes nous réveilla très tôt ce matin-là : il était 7h...

Ils auraient peut-être voulu nous surprendre en flagrant sommeil... Toi, Lucia, tu n'avais pas fermé l'œil de toute la nuit...

Amedeo, tendu comme une corde de violon, attendait, dans le salon, fumant sans arrêt des clopes "Arcs en ciel", les unes après les autres... Elles s'accumulaient dans le cendrier, comme des confettis...

La porte de notre appartement, bien que solide, fut vite défoncée... Vittorio, était sorti sur le palier, avec sa tranquille affabilité de gentilhomme méridional : d'un air sournois, il avait posé quelques questions, au chef de mission... Un exorcisme ?... pour conjurer le danger d'une éventuelle perquisition chez lui, à la porte d'à côté !... Ils avaient pris de gros risques, les Campanile, en nous accueillant... Leur générosité était à la mesure du danger qu'ils étaient en train de courir... Mais c'était des gens du Sud, et dans les difficultés, ils avaient bien su garder leur cœur intact et leur jugement solide...

Toi, tu étais installée dans un fauteuil, un pli amer au coin des lèvres... que la cigarette n'arrivait pas à effacer...

Tu avais encore, malgré tout, la force d'afficher le calme que tu étais pourtant bien loin de ressentir... Avec nous, tu t'efforçais de mentir, pour nous épargner le choc de ce qui était en train de se passer... Et tu tentais de nous distraire... mine de rien...

Moi j'étais déjà au courant de ce qui se passait... Andrea m'avait amenée à la fenêtre, et derrière les persiennes à demi closes, j'avais pu observer les allemands en action... Ils emportaient tout ce qu'ils jugeaient utile : les provisions que tu avais accumulées en prévision d'un hiver difficile... les belles assiettes, la radio, les appareils de photo.

De très jolies jeunes filles du bâtiment d'à côté, blondes, bien élevées, le sourire aux lèvres, observaient elles aussi la scène... l'air d'approuver ces mesures draconiennes. Elles habitaient dans le bâtiment d'à côté... Une grande famille de six enfants...

Leur frère aîné était parti dans le Nord, rejoindre les forces militaires de la nouvelle république de Salo... Mussolini, après avoir été libéré par les Allemands, avait besoin de jeunes gaillards pour le soutenir et défendre *l'honneur de la patrie*... Telle était tout du moins leur conviction... *Par conséquent, tant pis pour nous, les traîtres... Tout cela on l'avait bien voulu... et donc bien mérité...*

Le pillage terminé, les Allemands avaient quitté les lieux, sans oublier de bien boucler notre porte pour nous empêcher de revenir... Nos hôtes commençaient à être plus que gênés et à mesurer toute l'ampleur de leur imprudence...

On ne pouvait plus rester chez eux, pas une minute de plus... Trop dangereux, pour nous et pour eux... Le seul refuge possible pour nous était un appartement vide, appartenant à un de leurs cousins, provisoirement absent, situé bien loin, dans un quartier nouveau de la ville, à Monteverde...

Le soir, bien enveloppés dans nos capuchons en laine, nous étions prêts à la grande traversée de Rome... Vite... Avec la dernière camionnette... Avant l'heure du couvre-feu...

Les yeux d'Andrea n'étaient plus aussi rieurs... Conscient de la gravité du moment, il m'embrassa sur les deux joues. Il était devenu sérieux. Je ne m'y attendais pas du tout... J'étais toute émerveillée... Dehors, la nuit étoilée m'avait plongé dans un état de rêve... me rendant presque insensible à l'air glacé qui piquait mes joues...

Toi : un masque tragique vers l'inconnu... Moi je vivais, malgré tout, mon premier instant de vrai bonheur...

Dans le nouveau logement à Monteverde on ne devait y rester que huit jours : ton angoisse ne connaissait pas de répit... La maison était claire, agréable, avec sa vue sur la rivière, l'Aniene, mais tu n'étais pas prête à tolérer qu'une condition provisoire s'éternise... Avec deux enfants, qui étaient privés de leurs cours, de leurs copains, de leur vie ordinaire... Il fallait prendre le taureau par les cornes... Après un vif débat avec Amedeo, tu avais tranché.

À Via Tasso, au siège des S.S. allemandes... C'était là qu'il fallait jouer ses cartes... Si c'était toi qu'ils voulaient, et bien, ils t'auraient, mais tes enfants en prison, jamais... Oui, c'était la roulette russe, mais il n'y avait pas d'autre solution...

Il pleuvait à torrents ce jour-là. Il n'y avait plus de taxi, à Rome, l'essence était réquisitionnée par l'armée.

Amedeo avait décidé de t'accompagner... dans une voiture à chevaux, fermée.

Un pacte entre vous : s'il ne te voyait pas réapparaître, il n'irait pas te chercher... Il rentrerait directement à la maison s'occuper de nous, qui l'attendions, avec Dina...

Et toi, enveloppée dans la prière à la Madone, à qui tu n'avais jamais cessé de croire, coffrée dans la mémoire de Mamie disparue, dont tu implorais toujours la protection, tu allais, telle une tige en acier, droit dans la tanière du loup !...

Le seul nom de Muscetta fit sursauter toute la garnison !... L'intérêt fut immédiat : on appela un interprète...

- *Pourquoi avais-tu quitté la maison ?*

- *Les enfants pleuraient... On est parti chez de la famille...*

- *Pourquoi avais-tu caché les papiers de la maison d'édition ?*

- *Mais les papiers étaient bien là ... Tu les avais avec toi... Voulaient-ils jeter un coup d'oeil pour savoir si c'était bien ce qu'ils recherchaient ? Simplement tu avais craint qu'ils ne disparaissent à jamais... Une traduction ne s'improvise pas... C'était quand même un gros boulot...*

- *Bien : que voulais-tu, à présent ?*

- *Leur autorisation pour un entretien avec ton mari.*

La réponse fut un hurlement sauvage... Et pour tirer bien au clair ta situation, un soldat te ramena à l'entrée, son fusil braqué sur ta colonne vertébrale...

En descendant les marches, avec ton incroyable fierté, tu avais cru pendant quelques minutes qu'il allait tirer... Blanche, telle un cachet d'aspirine, une fois à l'abri dans le carrosse, tu t'étais écroulée en larmes, dans les bras d'Amedeo, fou de joie, car enfin ils t'avaient laissée partir... La voie était libre... On pouvait tous rentrer à Via Sabotino...

Une Mère Courage... des enfants sauvés...

Une véritable épopée... Ton récitmille fois répété à ma demande, écouté à chaque fois, avec un plaisir rare, au fil des années... gravé dans ma mémoire à jamais...

Tu n'avais pas joué le rôle de Pénélope, assise à ton métier, pour tisser la toile et la défaire, en repoussant les prétendants qui rodaient autour de toi, malgré la situation... Pénélope était un genre bien révolu... La résistance était l'affaire de tous...

Carlo n'a pas enregistré tout cela dans son récit à lui... Il était en prison... Il n'était pas là. Mais ton histoire à toi avait bien le droit de sortir, enfin, de l'oubli...

L'hiver 43-44... Il est difficile d'oublier ces longues soirées, autour du poêle électrique, qui n'arrivait pas à effacer le froid glacial de l'extérieur, à côté de la radio Marelli, au magique voyant vert... Essayant de capter les speakers illégaux de radio Londres, l'oreille tendue à tout bruit suspect, tu passais ton temps en étalant des cartes sur la table : tes fameuses *patiences*... tu en réclamais des réponses divinatoires, et des miracles, hélas, bien improbables... Sur l'étagère, les classiques étrangers, à la couverture bleu lavande, les perles de l'édition Einaudi : *Moll Flanders*, *Les âmes mortes*... Tu dévorais pendant tes nuits insomniaques tous ces romans, les uns après les autres...

*Et les jours s'écoulaient,
et Noël survient...
mais rien de nouveau
chez Montgomery et Clark !...*

C'était le désarroi de tout le monde que Antonicelli, un ancien J.L. devait chanter dans sa cellule...

Les Américains : toujours bien ancrés à Cassino. Pas question de bouger... de mettre en péril la vie des troupes, ne fût-ce que celle d'un seul soldat...

L'hiver était glacial cette année-là... Nous, on avait les mains gercées d'engelures qui s'infectaient en plaies ouvertes... Un vrai tourment : faute de vitamines... à cause aussi, peut-être, du poêle électrique...

- *Pourquoi on n'a pas un poêle au bois, de la marque Bechi... comme chez Mimi ? Il fait bien chaud partout, chez elle...*

- *Il faut penser à ceux qui n'en ont même pas un*, répondais-tu, sévère, à mes lamentations, tout en soignant mes plaies...

Tu verras ! Quand la guerre sera finie on aura les radiateurs, le chauffage central... Et alors... Finies les engelures !...

Tu avais quitté l'enseignement, à cause d'une grande fatigue nerveuse... Heureusement pour toi, car le boulot qui t'attendait désormais devait être, à temps plein, face aux fourneaux...

Tes colis !... Le rêve anxieux, jamais suffisamment comblé, des quinze détenus de la cellule 339, avec lesquels Carlo partageait, stoïquement, sa faim, ses espoirs, sa captivité, au fil de la poésie... Sa lecture préférée ? "L'Orlando innamorato", de Matteo Maria Boiardo... Tout le monde l'écoutait... Sandro Pertini aussi faisait partie du groupe... Il évoquait encore, il y a quelques années, pendant les dîners au Palais du Quirinale, combien il croyait à la magie thérapeutique de ce grand poème ...

Je pense bien à toi, écrivait-il dans ses lettres...

Jamais la lune ne m'a paru aussi belle qu' à travers le grilles de la prison... belle et poignante !... Un jour, tu verras, on retrouvera les Allemands, et ils ne seront plus les mêmes qu'aujourd'hui... Il ne faudra pas les exclure du monde nouveau que l'on va bâtir...

Entre temps, sous nos regards, languissants de nos désirs inassouvis, défilaient de merveilleux gratins de légumes, des pâtes farcies, des chaussons au fromage, des gâteaux de toutes sortes ...

Après avoir ironiquement sollicité notre appétit, le nuage de petites odeurs s'envolait par la fenêtre, emporté par la bouffée d'air pur.

On t'accompagnait Via Oslavia, là où tu prenais la camionnette, en direction quai de la Lungara : elle avait désormais remplacé le tramway...

Dans les gâteaux et les gratins destinés aux nombreux pensionnaires de Regina Coeli, tu avais pris l'habitude de glisser des messages secrets... des nouvelles des compagnons de lutte, des actions en cours... Et Carlo, lui, il allait à la chasse au trésor!...

Les Allemands, eux, commençaient à avoir des soupçons, et un jour ils avaient bien fouillé à l'intérieur d'un excellent "gatto" de pommes de terres... Mais toi, coquine, ce jour-là, tu avais glissé ton message au fond du thermos, bien rempli de café...

Pour nos repas, il ne restait plus, hélas, que des petits pois secs ou bien, avec un coup de chance, des tommes de la région, qu'Amedeo achetait au noir chez les bergers, sur le quai de Tor di Nona...

On te demandait, bien sûr, la permission de goûter à ces mets célestes, avant qu'ils ne soient renfermés dans les colis... Mais tu ne nous la donnais pas. *Vous, vous êtes chez vous, votre père est en prison ...*

Il n'a rien pour se réchauffe... Que son manteau... Les autres détenus sont pauvres : ils n'ont pas à manger... Et alors, s'il n'y en a pas assez pour tout le monde, que va-t-il se passer, à votre avis ? Votre papa doit-il rester à jeun ?

Un beau jour, à Regina Coeli on avait bloqué l'entrée...

Les S.S. allaient bientôt arriver pour un contrôle... Le mardi, les colis étaient généralement acceptés, mais cette fois-ci "Niks zumaghen"... Tu enrageais... Qu'est-ce qu'ils croyaient ? Qu'il était facile pour toi de transporter tous ces gros paniers ?... Tu en avais marre... Tu avais piqué une de tes grosses colères... et tu étais bien décidée à te défouler... Trop c'était trop !... Ce fut alors une performance

spectaculaire, à la manière d'Anna Magnani... Elle aurait été très fière de toi... Une soeur d'élection !...

Et tu avais déversé sur le pauvre allemand chargé d'appliquer ces lourdes dispositions un "Vésuve" de gros mots en napolitain...

Puozzi schiattà, puozzi yettà 'o vveleno...

(que tu puisses en crever, en crachant du poison !...)

L'Allemand avait dû prendre cela comme du folklore local, une formule magique, du genre : « *Puozzi schiattà... Sésame!...Ouvre-toi !* »

Il fit une magnifique révérence... et sous les regards émerveillés et incrédules de tes compagnes de calvaire, il accepta enfin ton colis...

- *Oh !... tu vois ? L'importance des langues étrangères !... Madame, vous connaissiez bien l'allemand, c'est ça ?* - disait une de ces dames, ne cachant pas son admiration...

- *Voilà !... Tu vois - Elle a bien réussi à se faire entendre... pour faire passer son colis !...*

Toi, l'allemand tu ne le connaissais pas, mais tu étais bien placée pour savoir que parfois, dans la vie, il est difficile d'échapper à la tentation de le parler. *Un po per celia...* (Comme ça, pour plaisanter)... *Et un po, per non morire !*(Ou , simplement, pour ne pas mourir !...)

Puozzi schiattà... Sésame ouvre-toi !...

Le monde en prison tournait avec une vitalité effrénée, souvent même joyeuse! - disait Carlo - amusé par la grande variété de la population pénitentiaire... Il y avait de tout... Délinquants et prisonniers politiques... Enfants et prostituées...

Il s'efforçait quand même de lire, pour lui et pour les autres... mais parfois il s'interrompait, pour assister aux cours d'autodéfense qu'un petit pickpocket voulait absolument lui donner, en lui apprenant les secrets de sa profession. Il fallait bien qu'il ait les moyens nécessaires pour prévenir les dégâts, au cas où !... C'était sans doute un échange de courtoisie, après avoir partagé un bon repas... Il y avait de la joie, par moment, dans la vie de la prison...

Mais ce n'était pas toujours le cas... Pour Leone la vie n'était pas facile... On l'avait interrogé plusieurs fois... La dernière lui avait été fatale... Son coeur avait brusquement cessé de battre...

Il était russe juif, ancien militant du mouvement "Justice et liberté", dès ses débuts... Pas de compromis dans sa vie... Intolérable, quoi !... On avait rendu à sa vieille tante turinoise ses lunettes, encore tâchées de sang...

Le soir, en réchauffant les draps glacés de notre lit... (Le poêle électrique rendait encore service...), toi, tu pleurais... Effondrée...

Mickey, de Walt Disney était là, sur ma table de nuit..

Son cadeau... Chaque soir je le lisais, et relisais... Ce soir là, ce ne fut pas possible... Je ne pouvais rien voir...

Le mois de mars 44... Il est resté dans les annales de la famille...

Tu étais allée, comme d'habitude, à la prison apporter ton colis... Mais Carlo n'était plus là... C'était le 18 mars....

Au retour de Regina Coeli tu t'étais effondrée en larmes...

On parlait de plus en plus de ces convois qui partaient vers l'Allemagne... Les convois du non-retour...

J'allai me renfermer dans ma chambre... Ton angoisse était contagieuse... intenable...

Carlo, nous l'avions bien rencontré, Sergio et moi, à la prison... Un jeune soldat autrichien, très beau, nous avait laissé rentrer un jour, malgré le règlement... Nous avions franchi toutes les portes du pénitencier... Dans les couloirs, les autres soldats se réchauffaient autour de grands feux..Il était pâle, Carlo, bien enveloppé dans son manteau. Sergio, lui, en avait la gorge serrée. Pas un seul mot.

Moi, je lui avais posé plein de questions... Est-ce que c'était pour la dernière fois ?...

Mais non !... On ne l'avait pas emmené en Allemagne !... (Le tam-tam de la Résistance était en marche).

Les Américains venaient de débarquer à Anzio, et les Allemands étaient bien obligés d'utiliser les détenus pour creuser, à la va-vite les tranchées, et tenter de retarder l'avancée des ennemis.

Carlo, on l'avait envoyé à la citadelle militaire, La Cecchignola, sur la voie Ardeatina... à 20 km de Rome... avec Fanuccio Siglienti, un autre membre du Partito d'Azione...

Soulagée, tu reprenais tes esprits. Avec Ines Siglienti Berlinguer vous aviez mis au point votre plan d'action... Vous partiriez ensemble pour aller voir vos maris, d'abord... Deux femmes seules, à pieds... 20 km de route!... Personne n'avait pu vous accompagner.

Tout au long de votre chemin des barrages de soldats. Pourquoi ? Vous n'étiez pas encore au courant de ce qui s'était passé.

Un attentat à Via Rasella, le siège du commandement allemand... C'étaient les G.A.P qui avaient posés les bombes... Trente deux S.S. étaient tombés. Mais la réponse n'avait pas tardé... La loi était claire : dix détenus pour chacun des Allemands tués... Les romains auraient bien voulu que les auteurs se présentent au commandement, pour éviter les représailles... Ce ne fut pas le cas.

Carlo avait échappé de justesse à la rafle dans la prison...

C'est la bonne âme de sa mère qui l'a sauvé, devais-tu commenter, quelque temps après. Un jour de plus à Regina Coeli, et il aurait pu très bien être fusillé, avec les 320 autres italiens, aux Fosses Ardeatines..

Inès devait raconter votre performance mémorable dans un livre de souvenirs... Je me rappelle de ta réaction de colère quand tu les avais lus...

Face aux avances du jeune soldat allemand tu avais « rougi » et tremblé ! - Elle, plus âgée que toi, avait gardé son calme..

Qu'est-ce qu'elle avait raconté ? Elle s'était taillé le beau rôle !...

Ta beauté avait bien évidemment séduit le jeune soldat allemand... À la veille de la bataille mortelle qui l'attendait, une nuit d'amour le réconcilierait, peut-être, avec son destin. Mais tu avais bel et bien décliné son invitation -

"N'y avait-il vraiment pas d'autres filles, bien plus jeunes et belles, qu'il aurait pu rencontrer ?... Peut-être même à un endroit sûr, où il aurait pu avoir du choix !..."

Il n'avait pas eu de peine à te croire... Tu étais vraiment mal en point, après tous ces mois de calvaire.

L'argent que le Parti vous avait donné pour le corrompre devait être un moyen efficace de persuasion... 2000 liras... une somme fabuleuse pour cette époque-là. L'argent, il l'avait bien accepté... Il fallait maintenant organiser la fuite... D'abord il fallait avoir une connaissance du terrain... Vous aviez rapidement repéré une base

d'action, pour vos visites réitérées à la Cecchignola : la maison du gardien italien de la citadelle.

Au premier étage de la maison, il y avait le commandement des S.S !

“Pas d'inquiétude !... Vous étiez protégées, pour de vrai !..”

Elle voulait vous rassurer, la femme du gardien italien, ignorant qui vous étiez et pourquoi vous étiez venues...

Elle croyait que c'était bien pour livrer à vos bagnards vos colis de nourriture...

Aucun danger... même la nuit avec les ivrognes... les SS étaient très sévères avec les transgresseurs de consignes...

La deuxième fois vous étiez revenues sur place en carrosse, et cette fois-ci, avec des rasoirs, des chaussures bien cirées, et des costumes de rechange pour les deux bagnards... Vous les rencontriez désormais chaque soir, au retour de leurs travaux forcés...

Vous parliez gentiment avec les Allemands, en leur offrant des tranches de tartes maison aux pommes (pour leur montrer votre compréhension... Bien sûr... Leur nostalgie de la famille... papa, maman, les enfants, le pays...)

Vous leur offriez aussi de l'argent, pour qu'ils ferment les yeux, le moment venu... Vous aussi vous aviez des problèmes...

Le 24 mars ce fut la répétition générale...

Il y avait deux prisonniers qui voulaient tenter leur chance... Vous ne les aviez jamais vus auparavant... Vous les aviez camouflés en paysannes avec des foulards sur la tête, cachant leurs pantalons sous de larges jupes multicolores... Et ils avaient pu franchir tous les barrages... avec vous.

Le soir du 25 mars vous attendiez vos propres maris, le coeur serré d'angoisse, dans la maison du gardien... C'était leur tour : maintenant ou jamais...

Il était 9 h du soir et ils n'étaient toujours pas là... Vous étiez parties en deux directions opposées pour aller à leur rencontre... S'étaient-ils égarés en chemin ? Bravant les rencontres nocturnes avec les ivrognes, vous n'aviez pas eu la chance de les repérer... En plein désarroi, vous étiez rentrées à la maison du gardien et... Surprise !... Eux, ils étaient déjà là, tous les deux... cela faisait un bon moment qu'ils vous attendaient !...

J'ai retenu deux choses de ton magnifique récit... Le bonheur infini de ces retrouvailles, suivi d'une nuit d'amour...

Et le froid au coeur, lorsque, sur la route du retour, on vous avait arrêtés au barrage, pour contrôler vos papiers...

Fanuccio avait bien une carte bilingue que la banque où il travaillait avait pu lui délivrer. Mais Carlo, lui, n'avait aucun document. On lui avait tout confisqué au moment de son arrestation, voilà bientôt cinq mois!... Le soldat Allemand était bien concentré sur le papier de Fanuccio... il le passait au crible... Il ne fallait rien laisser au hasard !..

Il s'était retourné vers Carlo... *Et lui?-*

Et toi, rapide comme une flèche, d'un geste très éloquent -

- *Eux, ensemble !... Être ensemble...*

- *Ja, Ja...* avait grogné le soldat - avec un petit sourire bienveillant... La voie était libre !...

Et vous, en riant aux éclats de cette légèreté invraisemblable, totalement inattendue dans un esprit de militaire, vous étiez arrivés à San Paolo, les ailes aux pieds, de peur qu'il ne puisse revenir sur son accord...

Je me souviens de la fête au déjeuner !... Tous les locataires de l'immeuble étaient venus te rendre hommage et dire bonjour à Carlo. Les deux héros !... Dina avait préparé un magnifique repas... On était tous fous de joie...

Justice est faite !...- disaient leurs commentaires... Un triomphe social, pour Carlo et pour Lucia...

Un passage rapide chez le barbier d'en bas, Fernando, antifasciste en secret, pour effacer toute marque hérissée de la détention... et puis, changer vite de domicile, encore une fois, pour disparaître à nouveau en clandestinité... Au boulot !... "L'Italia Libera" attendait ses articles.

Zio Amedeo nous amena enfin à l'Opéra. C'était le mois de mai... en fin de saison. Malgré la voix superbe de Beniamino Gigli, je l'avais trouvée décevante, cette "Fedora"... Ce n'était pas aussi spectaculaire que les autres opéras... Mimi nous avait tant glorifié L'Aïda, avec les chameaux, les éléphants...

Le grand lustre était toujours empaillé... Les Allemands, eux, toujours bien assis dans la loge royale... Plus pour très longtemps...(Du moins, on l'espérait !...)

Le 4 juin, les Anglo-Américains devaient faire leur entrée triomphale à Rome...

Pendant toute la nuit les coups de feu t'avaient empêché de dormir. Les Allemands, sur le chemin de leur retrait vers le Nord, continuaient à défouler leur rage... À la Storta, c'était Bruno Buozzi, le fameux syndicaliste socialiste, qu'ils avaient assassiné, lui qui venait juste de rentrer de son exil en France.

Toi, Lucia, tu étais au fond de ton lit, avec 40 de fièvre... Un avortement, dans les pires des conditions !... Après la nuit d'amour à la Cecchignola tu étais tombée enceinte... Tu avais risqué ta vie, mais que faire ? L'époque incertaine n'était pas propice à un troisième enfant...

Dina la fidèle, était à genoux, à ton chevet, et elle ne savait pas s'il fallait pleurer pour l'état dans lequel tu étais, ou bien rire, pour la folie joyeuse qui envahissait tout le monde... Les romains descendaient dans la rue, avec des drapeaux, des grands panneaux, avec des mots de bienvenue...

Le jour de gloire est arrivé !... Toi, ancien prof de français, tu me l'avais bien apprise *La Marseillaise*, dans les spirales de tes cigarettes : *Contre nous de la tyrannie*... C'était la fin du cauchemar... Sergio et moi, nous descendîmes aussi dans la rue, avec Amedeo. Revenant des ultimes opérations de la Résistance, il nous avait orgueilleusement montré son pistolet...

Les Américains distribuaient dans la rue, avec grande générosité, plein de chocolat et de bonbons... Après 9 mois d'abstinence totale, il ne fallait surtout pas louper cette occasion...

La journée était superbe... Le défilé des troupes paraissait ne jamais se terminer...

Un soldat noir, debout sur le siège de sa jeep, découvrant la candeur extrême de son sourire, avait crié : **Viva l'Italia !**... en levant son fusil, aussitôt submergé par les ovations délirantes de la foule...

J'étais stupéfaite !... Je n'avais jamais vu auparavant autant d'antifascistes, tous ensemble !...

Pendant toutes les années qui suivirent, tu devais beaucoup regretter cet enfant... Tu m'en avais parlé quelques fois... Libero, ou Libera... Oui, c'était comme ça qu'il aurait pu s'appeler..